

P. S. Je viens de relire ma lettre. Pour me résu-  
mer, je trouve que vous n'appréciez pas suffi-  
samment l'effort tenté depuis 1888, par mes  
partisans aussi bien que par moi-même. En ce  
qui me concerne personnellement, je ne saurais  
dire que vous me rendiez justice. Enfin, vous  
roulez en somme vous remonter en arrière, quand  
vous allez en avant, et vous y allez, <sup>Natal</sup>  
certain. Simple affaire de statistique que de  
le constater. Ils sont mes principaux griefs.  
Si vous y donnez lieu, ce n'est nullement en  
quelque sorte la faute de votre esprit, qui est  
un des plus larges et des plus fins que je con-  
naisse. C'est plutôt la faute des circonstances.  
En effet, dans votre livre, vous êtes théoricien et

du même coup vous cessez d'être un historien impartial.  
Vous soutenez une thèse et, par conséquent, vous n'avez  
plus ce grand coup d'œil désintéressé que j'ai aimé tant  
en vous. Je crains aussi que vous n'ayez mis trop de temps  
à écrire votre livre, ce qui fait que le point de vue du  
commencement devrait être forcément démenti par les  
événements qui ont suivi. Sur le fond même de la théorie,  
je tiens mon opinion. Je vous ai dit très sincèrement  
la raison qui m'arrête. Le *ὀργανισμὸς* est pour moi le  
coup le plus mortel — le seul coup mortel — que l'on puisse  
porter à la langue nationale. ~~Je ne vois pas~~ Je ne vois pas  
du reste comment ni de quelle façon, pour passer dans le  
domaine des faits, vous concevez comme possible un  
rapprochement graduel de la langue parlée. La partie  
linguistique de votre œuvre, celle où vous exposez les  
principes linguistiques acquis une fois pour toutes, elle  
encore où vous tournez si bien en ridicule les atticistes et  
denientés avec tant de maîtrise l'érudition puérile  
d'un esprit tel que celui de Thérianos, sont et restent  
d'excellentes parties. Ce sont là de véritables acquisitions importantes.

Et maintenant... je vais essayer de dire  
tout cela dans un article de la Revue des <sup>12.</sup>  
deux Mondes. Je vais y tenter un exposé  
général de la question, toujours inéluctable  
pour le public - et rendre en même temps à  
votre talent l'hommage qui lui est dû.

**M**ais auparavant si vous voulez me di-  
charger le cœur et vider toute ma querelle  
avec vous. Vous avez déjà dit et vous répi-  
tez encore p. 396 qu'on n'eût pas pour l'a-  
venir, mais pour les contemporains: εὐδαιμονία  
προβλεπόμενα εἰς αὐτοὺς τοὺς οὐρανούς. Vous  
proclamez là, à nos yeux, une pure impossibili-  
té. Voyez, en effet, quelle erreur d'optique

vous fait voir les choses de ce biais. Prenons les événements  
dans l'ordre naturel de leur succession. Si l'écrivain  
ne travaillait pas pour l'avenir, s'il s'adressait uni-  
quement à ses contemporains, il n'écrirait pas: car,  
alors, il écrirait exactement comme ont écrit les pré-  
cédents, attendu que, au moment où il conçoit son  
œuvre, au moment où elle n'est pas encore publique,  
l'esprit de ses contemporains en est exactement au  
point où l'ont laissé les précédents du nouveau venu.  
Lui, il est fatalité l'homme de demain, et, par  
le seul fait qu'il a paru, il a été vu par ses contemporains.  
Par le manuscrit et les pages devant lui. Tout écri-  
vain digne de ce nom appartient à tout à l'heure.  
Ce tout à l'heure est plus ou moins long. Je crois  
qu'il l'est particulièrement pour la Grèce, où il n'y  
a pas de public éduqué. Mais la mesure de temps la  
principale, que des siècles le fait admet, devient d'une  
portance toute relative. Maintenant, revivons transposés  
cette situation dans le cas spécial du vocabulaire.

Vous allez vous trouver en présence de faits <sup>14.</sup>  
tout aussi criants. Car, enfin, de deux  
choses l'une: ouï ou non, se voit-on forcé  
dans toutes les langues de lancer des mots  
nouveaux? Or, il n'y a pas à dire: au  
moment où vous le lancez, vous êtes l'ont-  
né. Et ce moment se produit burquement  
et ne peut se produire d'une autre fa-  
çon. Vous même le reconnaîtrez que ces rôles se  
à part dans l'usage. Les autres neologies  
vous choquent uniquement parce qu'ils n'ont  
pas le même âge. Ils ont le même droit à la  
vie. Nous voyons cela se produire journalle-  
ment aujourd'hui où il n'est pas d'années

qui ne fane son innovation lexicologique. Je ne  
parle pas de symbolistes, mais vraiment de tout le  
monde. Contester à l'écrivain ce droit, c'est lui  
contester le vain d'être. Il travaille constamment pour  
l'avenir et il n'est pas possible qu'il fane autrement. C'est  
par rapport à la contemporaine Boileau que sollicitude  
peut être vide. Pour nous, le mot est extrêmement doux.  
C'est là ce que j'appelle une illusion d'optique dans l'art.  
pas un de vos jugements.

Voilà ma seconde querelle. Vous avez dit dans l'article  
remarquable à tant d'égards que vous avez consacré au  
Tchidi — une de vos meilleures productions, malgré les criti-  
ques que vous ne faisiez, ou plutôt en raison de ces  
critiques — vous avez dit que si on écrivait la langue  
du Tchidi, on n'écrirait pas précisément comme l'on  
parle (devrait combien de fois Chatsikakis a écrit)  
depuis cette objection, sous laquelle il croyait ni occulter  
Il n'est pas de brochure de lui où elle ne se retrouve.  
Et bien! je crois qu'il y a là un léger malentendu.  
Tout est expliqué dans son ouvrage, comme ce de ce